

Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Jacque Rousseau

Nicole Chaquin

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Chaquin Nicole. Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Jacque Rousseau. In: Dix-huitième Siècle, n°3, 1971. pp. 195-204;

doi : <https://doi.org/10.3406/dhs.1971.960>

[https://www.persee.fr/doc/dhs\\_0070-6760\\_1971\\_num\\_3\\_1\\_960](https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1971_num_3_1_960)

---

Fichier pdf généré le 16/05/2018

# LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU <sup>1</sup>

« Jean-Jacques dont j'aime à parler... »  
(*Portrait*, n° 516) <sup>2</sup>

« A la lecture des *Confessions* de J.-J. Rousseau j'ai été frappé de toutes les ressemblances que je me suis trouvées avec lui », peut-on lire dans le *Portrait* (n° 60), ouvrage dans lequel le nom de Rousseau n'est pas cité moins de quinze fois. Le caractère et la pensée de Jean-Jacques sont aussi l'objet de longues réflexions dans la correspondance de Saint-Martin, dans l'*Éclair sur l'association humaine* <sup>3</sup>, dans les *Œuvres posthumes* <sup>4</sup>, sans parler des réminiscences rousseauistes, très nombreuses dans l'œuvre du « Philosophe inconnu ». Saint-Martin éprouvait un attrait certain pour la personnalité de Rousseau et s'est toujours plu à des rapprochements dont la fréquence laisse à penser qu'il avait une connaissance intime de son œuvre. Il n'est pas rare en effet qu'un événement de sa propre existence, un trait de son caractère lui évoque immédiatement telle particularité, telle phrase de Rousseau qu'il cite alors avec un plaisir non dissimulé.

Les rencontres fortuites ne manquent pas, pour qui étudie leurs destinées. Privés tous deux de leur mère dès leur tendre enfance, ils isoleront plus tard, dans les souvenirs de leur jeune âge, celui d'une punition imméritée, qui fut pour eux la révélation de l'injustice <sup>5</sup>. Jeunes provinciaux accueillis dans les salons, choyés par de grands personnages, ils en ressentirent, quoiqu'ils en disent, une sorte d'éblouissement qui teintera toujours d'un naïf orgueil

---

1. Cet article laisse volontairement de côté deux éléments essentiels : le langage et la politique. Je m'emploierai à combler la première lacune dans ma thèse : *le Mot et le Verbe; essai sur les problèmes du langage dans la réflexion et l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin*. L'étude des politiques comparées de J.-J. Rousseau et du *Philosophe inconnu* devra faire l'objet d'un article particulier.

2. *Mon portrait historique et philosophique (1789-1803)...*, publié par Robert Amadou. Paris, Julliard, 1961.

3. Paris, Cercle Social, 1797.

4. Tours, Letourmy, 1807.

5. Cf. *Portrait*, n° 249. Saint-Martin fait lui-même le rapprochement.

les évocations de leurs expériences mondaines, même, et peut-être surtout, lorsqu'ils souligneront comment ils ont su mépriser ces honneurs (cf. *Portrait*, n° 922). Paris leur inspire ce mélange d'attirance et de refus qui, lors même qu'ils proclament les bienfaits de la solitude rustique, leur fait garder une certaine tendresse pour la capitale.

Une juvénile beauté, qu'ils évoquent avec une naïve complaisance (cf. *Portrait*, n° 142), les fait, dans leur adolescence, rechercher des femmes, mais leur timidité, leur besoin d'idéal aussi, leur infligeront toujours une certaine maladresse en face du beau sexe :

Ma bêtise auprès des femmes n'a jamais mieux paru qu'à l'âge de 20 ans, chez Mde Duvau à Paradis près Amboise. Je m'y pris d'inclination pour une jeune dame. Je me bornais à écrire ma déclaration sur un papier que j'allais déposer en cachette dans un coffret de sa toilette; puis quand il me revenait d'autres pensées, je retournais à mon papier pour les écrire. Puis je disais à la dame qu'elle trouverait mes sentiments sur sa toilette. Je n'obtins rien avec ces manières-là.

C'est Saint-Martin qui parle ici (*Portrait*, n° 119), mais ces propos n'auraient rien eu d'étonnant sous la plume de Rousseau!

On connaît le récit de Rousseau, qui raconte comment il écrivit un morceau de musique, sans connaître les règles de la composition. Ouvrons le *Portrait* au numéro 156 : « Dans ma jeunesse étant à la campagne chez ma tante avec un musicien nommé Quentin qu'elle m'avait donné pour maître de violon, je m'avisai de vouloir composer une symphonie, quoique je n'eusse de ma vie appris la composition ». Le résultat, on s'en doute, ne fut pas meilleur dans un cas que dans l'autre!

Notons encore, pour la petite histoire, que Rousseau et Saint-Martin firent un voyage en Angleterre et connurent l'Italie, et que tous deux moururent d'apoplexie, l'un à Ermenonville, l'autre à Châtenay-Malabry, dans des domaines qui, à des époques différentes, appartinrent à la famille des Girardin, laquelle leur fit subir des transformations sensibles<sup>1</sup>.

Il est des coïncidences plus importantes, et que Saint-Martin lui-même n'a pas manqué de remarquer : lorsqu'il lit le *Supplément aux Confessions*, il se plaît à noter : « J'ai remarqué de nouveau combien lui et moi avons d'analogie dans nos humeurs, dans notre caractère, dans nos goûts, et même dans nos passions ainsi que dans quelques unes de nos infirmités ». Puis il ajoute : « J'y

1. Voir Robert Amadou : « La Maison où mourut le *Philosophe inconnu* », *Bulletin folklorique de l'Île de France*, janv.-mars 1960.

ai vu aussi avec plaisir qu'il avait connu mon ami Kirchberger et qu'il en disait du bien. » (*Portrait*, n° 497) <sup>1</sup>. Cette réunion par le biais de l'amitié était bien de celles qui pouvaient plaire au Philosophe Inconnu.

Plus encore que des détails biographiques, Saint-Martin aime donc à évoquer les traits psychologiques qui le rapprochent de Rousseau :

Je ne jette presque jamais les yeux sur son historique, et sur les tableaux de son âme sans apercevoir combien la nature nous avait donné de choses de commun l'un avec l'autre. (*Portrait*, n° 419)

Quelques exemples :

Nos manières empruntées avec les femmes (...) notre goût tenant à la fois de la raison et de l'enfance (...) la facilité avec laquelle on nous a jugés stupides dans le monde quand nous n'avions pas une entière liberté de nous développer! (*Portrait*, n° 60)

Saint-Martin revient à plusieurs reprises sur cette dernière analogie : Rousseau et lui ont eu la sensation d'être étrangers dans un monde qui refusait de les comprendre, qui se forgeait une image d'eux et les jugeait d'après cette illusion. « On ne veut pas voir que je suis un être à part », dit Rousseau dans une lettre à Grimm du 19 octobre 1757, « qui n'a pas le caractère, les maximes, les ressources des autres, et qu'il ne faut point juger sur leurs règles », et, dans la *Septième Rêverie* : « Ils ne verront à ma place que le Jean-Jacques Rousseau qu'ils se sont faits. » Or, on lit dans le *Portrait* (n° 906) :

Quelqu'un disait un jour à Rousseau qui voulait parler : Ils ne t'entendront pas. On pourrait me dire souvent la même chose, et on pourrait ajouter : Ils ne te voudront pas; sans compter qu'il faudrait dire auparavant : Ils ne te croiront pas.

Et surtout (n° 217) :

Comment aurais-je pu attendre des hommes qu'ils me vissent tel que j'aurais pu être? Ils ne m'ont même presque jamais vu tel que je suis. Aussi j'ai été souvent dans le cas de leur dire; (lorsque, dans cette ignorance où ils étaient de moi, ils prétendaient me gouverner) J'espère bien que j'irai à Dieu encore que vous veuillez m'y conduire.

---

1. Rousseau écrit (*Œuvres complètes*, t. I, éd. Pleiade, p. 653) : « Du même Kirchberger dont j'ai parlé, qui m'avait recherché depuis ma retraite en Suisse, et que ses talents et ses principes me rendaient intéressant. »

Ils ont rencontré des indifférents, ils ont eu aussi des ennemis, et ils réussirent tous deux le « tour de force » de réunir contre eux les condamnations et des matérialistes (ces « philosophes de la matière » qu'ils ont lus tous deux, mais dont le « venin » ne les a pas pénétrés<sup>1</sup>, et des représentants de l'orthodoxie religieuse : l'originalité de leur pensée, comme leur indépendance d'esprit, en fait des êtres inadaptables, irréductibles à une doctrine fermée. C'est pourquoi le public les traite de fous, ce public pour qui : « tout ce qui n'est pas dans ses petits sentiers n'a qu'une seule couleur qui est la folie » (*Portrait*, n° 222). De l'incompréhension de la foule naît en eux, au-delà de l'amertume, la conviction d'une différence essentielle, d'une supériorité : la solitude alors devient refuge fécond, lieu de re-création intérieure.

Ce n'est pas seulement dans le caractère, et dans la destinée que je me suis trouvé des ressemblances avec Jean-Jacques Rousseau. C'est aussi dans les principes philosophiques que les diverses situations de notre vie nous ont fait apercevoir et adopter. (*Portrait*, n° 419)

Le monde refuse de les comprendre : ils s'isoleront du monde pour partir à la recherche de la vérité, car « les hommes qui s'occupent de *la vérité* deviennent (...) aisément des anachorètes » (*Portrait*, n° 191). Pour l'un comme pour l'autre, c'est par la voie de l'élaboration intérieure, le « chemin interne », comme dit Saint-Martin, que l'homme peut aller vers l'accomplissement de sa destinée. Certes, les principes et les buts sont différents : pour Rousseau, la destinée humaine est surtout terrestre; pour le Philosophe inconnu, elle est d'un « autre monde ». L'Homme-Esprit de Saint-Martin n'est pas le Citoyen de Jean-Jacques. Mais l'élan est pareil, même si la sensibilité s'exerce sur un objet différent :

Pour son physique, dit Saint-Martin (*Portrait*, n° 60), il a été mieux traité que moi par l'astral, et cela a été la source de sa grande sensibilité qui a été plus remuée par rapport à ce monde, tandis que la mienne l'a été plus par rapport à l'autre.

Cette sensibilité leur fait connaître un bonheur dont les autres hommes sont le plus souvent incapables, et qu'ils ne comprennent pas : le bonheur de l'âme :

---

1. Voir naturellement, *la Profession de foi du Vicaire savoyard*, et, pour Saint-Martin, le *Portrait*, n° 618.

Le bonheur dont mon âme a joui est tel que bien des gens ne pouvaient s'en former d'idée; et plusieurs l'ont attaqué, sans se douter peut-être que ce fût par orgueil, et par regret de n'être pas si heureux que moi (*Portrait*, n° 229).

C'est donc par une série d'expériences spirituelles, par une ascèse intime qu'ils rejettent peu à peu ce qui vient du dehors pour retrouver en eux l'homme essentiel. Il est indéniable que le spiritualisme de Rousseau est en grande partie responsable de l'intérêt que lui porte Saint-Martin. Témoins ces passages des *Œuvres posthumes* (t. II, p. 329-330) :

Ce que j'ai remarqué de plus beau dans l'ordre philosophique, c'est la première partie de sa profession de foi du Vicaire savoyard; je ne connais rien parmi les modernes, ni parmi les anciens, de mieux pensé que cette première partie. La nature spirituelle de l'âme et l'existence de la Divinité y sont fondées sur des bases claires et incontestables.

Et Saint-Martin ajoute :

Le sort de Rousseau dans l'autre vie, ne doit pas paraître dénué de toute espérance en la miséricorde divine, attendu qu'il a eu le courage de reconnaître devant les hommes la divinité de Jésus-Christ, lorsqu'il a comparé dans *Émile*, la mort du Messie à celle de Socrate.

« Tout est sur la terre dans un flux continu, qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante », dit Rousseau (*Neuvième Promenade*), qui constate ailleurs qu'il n'était pas fait pour vivre « dans le tourbillon du monde » (*Troisième Promenade*). De même, Saint-Martin conseille aux « Hommes de Désir » de se séparer de ceux qui « semblent n'être cousus que de temps » (*Portrait*, n° 971), des « Hommes du Torrent » : les mêmes images servent à exprimer, chez ces deux esprits frères, les dangers d'un monde où tout s'écoule, et la nécessité de la quête d'une vie qui retrouve dans la permanence et la conformité à l'ordre de la nature, une participation à l'harmonie divine. Car pour tous les deux il s'agit plus d'une reconquête que d'une conquête : « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses » disait Rousseau (*Émile*, I). « Tout est complet sortant des mains du principe de tout » dit Saint-Martin (*l'Homme de désir*, Lyon, 1790, p. 3). Mais l'homme a tout bouleversé. « L'homme de l'homme » est un être artificiel, qui porte un masque : l'homme authentique ne peut être retrouvé qu'en retranchant tout ce que la société lui a apporté pour le déformer. D'où les attaques de nos deux philosophes contre les fausses sciences, qui détournent l'homme de la seule étude essentielle, celle de lui-même.

Ils en arrivent à une glorification de la sainte ignorance, celle qui consiste, selon Rousseau, à « borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues » (*Réponse au roi de Pologne*), formule que Saint-Martin n'eût pas désavouée. D'où également le désir de fuir la grande ville, lieu artificiel par excellence, et de chercher la solitude rustique. Dans une note encore inédite de *Mon livre vert*, Saint-Martin cite tout au long un passage de la *Seconde Préface de la Nouvelle Héloïse* sur la sincérité et la simplicité des sentiments dans les campagnes<sup>1</sup>. Sans doute a-t-il noté ce passage sans références, car il ajoute : « Je ne me rappelle plus qui est-ce qui a écrit cela ». (pensée n° 348). Il est cependant caractéristique qu'il ait relevé particulièrement cet éloge. Pour lui comme pour Rousseau, la société est en grande partie responsable de la dégradation de l'homme. Il s'agit donc d'abord de se débarrasser des « passions sociales et de leur triste cortège » (Rousseau, *Huitième Promenade*).

Mais pour Rousseau, l'homme naturel reconquis constituait déjà un idéal en soi. Pour Saint-Martin, ce stade de régénération n'est qu'une étape de la « réintégration » qui permettra à l'homme de retrouver ses privilèges perdus à cause de la chute métaphysique (pour Rousseau il s'agissait d'une dégradation progressive), c'est-à-dire de redevenir Homme-Esprit, Homme-Dieu. Cette différence d'optique est essentielle : elle détermine non seulement les principes de vie de Saint-Martin, mais même certaines de ses réactions psychologiques. Remarquant quelques différences qui le séparent de Rousseau, il note (*Portrait*, n° 60) :

La facilité avec laquelle il formait ses attachements, tandis que je n'en ai pu former de réels qu'avec ceux en qui je trouvais des traces de la sagesse et de l'esprit de Dieu.

Et c'est dans la possession de connaissances d'un ordre supérieur, et dans ce privilège seulement, que Saint-Martin se juge supérieur à Jean-Jacques Rousseau. Et l'on décele le profond regret qu'éprouve le Philosophe inconnu de n'avoir pu être l'initiateur d'un homme si digne d'être initié lorsque, dans les *Œuvres posthumes*, on lit cette phrase (t. II, p. 327) :

Si cet homme rare et doué de si grands dons, avait eu le bonheur de tomber en des mains éclairées, quel fruit n'aurait-il pas produit?

---

1. Le passage qui va de « Dans la retraite on a d'autres manières de vivre... » jusqu'à « ... l'y sent-on mieux que dans les hameaux ? » (*Œuvres complètes*, t. II, éd. Pléiade, p. 14-15.)

Jugement qu'il faut rapprocher de la pensée 129 du *Portrait* où, après avoir parlé de son entrevue manquée avec Voltaire<sup>1</sup>, Saint-Martin ajoute :

Je crois que j'aurais eu plus d'agrément et plus de succès auprès de Rousseau, mais je ne l'ai jamais vu.

Bien que sa vie et son œuvre présentent parfois des « éclairs consolants » (*Œuvres posthumes*, t. I, p. 251), Jean-Jacques n'en est pas moins resté dans les « avenues de la vérité » : et cette faillite est aux yeux de Saint-Martin si essentielle qu'elle marque tout de son empreinte, même le style de Rousseau, ce style dont il reconnaît pourtant la beauté. Lorsqu'il a lu le *Supplément des Confessions*, où il a trouvé par ailleurs « de temps en temps des mouvements d'âme délicieux », il a jugé qu'il lui avait

en quelque façon donné la clef du style de l'auteur. Son plus grand prix consiste dans les contrastes, et quelquefois plus dans le contraste des mots que dans le contraste des idées; aussi cet intéressant auteur nous laisse-t-il souvent dans les avenues de la vérité, et dans les régions de l'apparence. (*Portrait*, n° 497.)

Mais, dans tous les autres domaines, lorsque Saint-Martin note les différences qui le séparent de Rousseau, c'est presque toujours pour affirmer, avec une humilité touchante, la supériorité de Jean-Jacques, de cet homme qui était « né avec un grand feu dans l'esprit et dans le cœur, choses qui ne vont pas toujours ensemble, mais qui se trouvaient réunies en lui ». (*Œuvres posthumes*, t. II, p. 326.) Ainsi dans le *Portrait*, n° 423 :

Rousseau était meilleur que moi, je l'ai reconnu sans difficulté. Il tendait au bien par le cœur, j'y tendais par l'esprit, les lumières et les connaissances.

De cette supériorité morale, il n'excepte que « l'honnêteté de l'âme, et le doux sentiment de la reconnaissance pour les bienfaits, surtout pour ceux qui concernent l'esprit, le cœur, et la raison » (*Portrait*, n° 419); et il ajoute, montrant à nouveau à quel point l'existence de Rousseau est pour lui une réalité familière, à quel point il lui est arrivé de s'identifier à lui :

---

1. En ce qui concerne la rancune qu'inspiraient à Saint-Martin les attaques de Voltaire contre Rousseau, je ne puis mieux faire que renvoyer au très pénétrant article de Léon Cellier : « Saint-Martin et Voltaire », dans *Studies on Voltaire...*, XXIV-XXVII, 1963, Genève, Institut et musée Voltaire, p. 357-368.

Car cet attrait était si vif chez moi que je me serais livré sans réserve, et sûrement sans ingratitude aux personnes qui auraient eu la bonté de prendre soin de moi dans cet ordre de choses; et je ne crains point de dire que si dans ma jeunesse j'eusse rencontré, comme Rousseau, un abbé Gaimés, et un abbé Gouvion, j'en aurais tiré un autre parti que lui, et je ne leur aurais pas donné lieu de me croire indigne de leur intérêt. (*id.*)

En fait il semble que Saint-Martin ait pensé que toutes ses qualités lui avaient été données par une sorte de faveur divine spéciale, parce qu'il était la « passion de Dieu » (*Portrait*, n° 901). Tous ses avantages lui venaient donc de l'extérieur, alors que Rousseau avait en lui la force suffisante, le « génie » nécessaire à l'action spirituelle, mais manquait de « connaissances », de « lumières ». Nombreux sont les textes qui reviennent sur cette idée : ainsi dans le *Portrait* (n° 60) :

Je crois que cet homme valait mieux que moi et que s'il avait reçu les mêmes grâces que moi il en aurait fait un meilleur usage. Quant aux dons de l'esprit, je crois que le mien était aussi facile que le sien, mais que je n'aurais jamais approché de sa profondeur si l'on ne m'eût ouvert des portes qui m'ont montré ce que ni Rousseau ni tant d'autres ne soupçonnèrent jamais d'exister.

Et, au numéro 497 :

C'est par circonstance qu'il est resté dans les régions inférieures. Par nature il était fait pour aller beaucoup plus loin. Je le regarde comme le prophète du sensible naturel. Il avait le germe du sensible divin, plus même que le germe du sensible spirituel, et si la Providence eût permis qu'il eût reçu la dixième partie de ce qu'elle a bien voulu laisser venir jusqu'à moi, il en eût tellement mis à profit la valeur qu'il aurait je crois fait descendre Dieu dans le monde. Sans doute que le moment n'en était pas encore venu.

On ne peut guère aller plus loin dans la louange. Voici enfin un passage d'une lettre écrite le 23 juin 1794, à Kirchberger <sup>1</sup> :

Son talent était de cent piques au-dessus du mien; et si ce beau génie et cette belle âme avait reçu les secours spirituels dont on m'a accablé, quel fruit la chose n'en eût-elle pas retiré, au lieu de la faible culture qu'elle a reçue de mes mains!

Peut-être est-il permis de penser que nous possédons là l'une des clefs pour la compréhension de cette sorte de fascination

---

1. *Correspondance inédite de L. C. de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, et Kirchberger, baron de Liebistorf...*, Paris, Dentu, 1862, lettre LI.

que Rousseau semble exercer sur Saint-Martin. Attiré vers Jean-Jacques en qui il avait reconnu une sensibilité semblable à la sienne, notant avec complaisance tout ce qui peut le rapprocher de lui, Saint-Martin paraît toujours regretter que ces ressemblances n'aillent pas jusqu'à la similitude parfaite, surtout en ce qui concerne deux qualités particulières : la « vertu » et les « talents ». Il déclare (*Portrait*, n° 419) : « Je ne me compare en rien avec lui, ni pour *la vertu*, ni pour les talents », et définit plus loin cette *vertu* par « la force et l'énergie ».

Parce qu'il avait mis, comme Rousseau, la littérature au service de la vérité (tous deux condamnent avec la même véhémence les « littérateurs de métier », ceux pour qui la littérature n'est qu'un moyen de réussite sociale), mais parce qu'il était certain de la supériorité de ses propres « lumières », et de la grandeur de l'œuvre qui lui avait été confiée, Saint-Martin a toujours regretté de ne pas pouvoir mettre au service de ses « objets » : « la richesse [du] style et la force [des] expressions » de Jean-Jacques Rousseau (*Portrait*, n° 60). Parce qu'il pensait que tous ses dons lui étaient en quelque sorte apportés de l'extérieur, non en raison de son mérite, mais parce qu'il était « l'enfant chéri de la Providence », le Philosophe inconnu porta toute sa vie la nostalgie de ne pas être digne de ces dons, de ne pas avoir ce génie, cette énergie intérieure qui les aurait fait fructifier, de ne pas être à la hauteur de sa tâche. Et l'on peut penser que cette nostalgie s'est en quelque sorte matérialisée : elle a pris pour Saint-Martin le visage de Jean-Jacques Rousseau.

## QUELQUES TEXTES INÉDITS DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN Extraits de *Mon livre vert*<sup>1</sup>

N° 148 : Ce qui rend trouble mon plaisir au spectacle, c'est une réflexion dont je ne peux pas nier la justesse. On me donne au théâtre

---

1. Je remercie bien vivement M. Robert Amadou qui, en plus des précieux conseils qu'il me prodigue avec tant de sollicitude, a bien voulu me permettre de consulter la copie manuscrite des 1 000 pensées qui constituent *Mon livre vert* (Manuscrit Watkins). Les numéros qui précèdent les extraits choisis sont ceux qui figurent dans le manuscrit. C'est avec une autre numérotation que M. Amadou a commencé la publication intégrale de *Mon livre vert*, dans la revue *l'Initiation*, Paris, numéro d'oct.-déc. 1968 et suivants; selon cette numérotation, ces extraits porteraient respectivement les numéros CI, CXVI, CCLXI, CCCIII, CCCLXXI, DCXCV (dans l'ordre).

J'ai choisi deux de ces pensées inédites parce qu'elles portaient un jugement sur Rousseau, et les autres parce qu'elles l'évoquaient irrésistiblement.

la représentation de quelques traits de vertu, de bienfaisance, et d'autres bonnes qualités; mais on ne m'en donne que la figure; au lieu qu'avec le même écu qu'il m'en coûte pour voir cette apparence, je pourrais à la maison voisine me procurer la même jouissance en réalité, en donnant du pain à celui qui en manque, et qui me ferait sentir le plaisir de bien faire, et de trouver en nature la misère, la générosité, et la reconnaissance.

N° 173 : Rien n'est comparable aux sentiments fâcheux qu'on éprouve en s'approchant des sociétés et des villes corrompues par le vice et par le délire, après avoir passé d'heureux moments dans les loisirs de la sagesse et de la vertu. Ces lieux vous paraissent alternativement, ou petits comme un grain de sable, ou infects comme des cloaques remplis de fanges et d'immondices.

N° 362 : J.-J. Rousseau a dit dans son discours sur l'inégalité des conditions que toutes les vertus sociales découlaient de la pitié. Il aurait pu leur trouver une source plus noble et plus satisfaisante pour le cœur de l'homme, car il aurait pu les faire descendre de la piété et de la charité. En effet toutes les prévenances sur lesquelles la simple politesse est fondée peuvent reporter jusque là leur origine. J'en appelle pour témoins tous les cœurs honnêtes et vertueux.

N° 410 : Pour se former une idée des premiers temps de l'univers, de la manière de vivre des premiers hommes, de leurs mœurs, de leurs lois, avant que les histoires en fassent mention, il suffirait d'observer les premiers temps de l'enfance de l'homme particulier. Il est dans l'aveuglement, il n'a que le sensible pour mobile; or l'histoire du sensible est bientôt connue puisqu'elle est la même partout, et qu'il ne crée rien [...].

N° 494 : La sagesse ne consiste pas à suivre une voie extraordinaire. Elle est au contraire ce qu'il y a de plus simple; elle se trouve au milieu des voies que la nature a établies, elle nous apprend à nous y maintenir, elle nous les fait trouver douces, elle nous aide au moins à les supporter en paix et sans murmure. L'homme n'est vraiment sage que quand la pratique de ces principes ne lui est pas pénible et ennuyeuse.

N° 929 : On a dit que J.-J. Rousseau était dans l'usage de travailler prodigieusement ses écrits, et que quelquefois une seule période l'avait occupé une nuit entière; il faut avoir grande envie de briller pour se donner tant de peine. Mais dans le vrai, pour un homme qui n'a pas un flambeau devant lui, c'est le seul parti qu'il ait à prendre quand il veut écrire; autrement il ne doit pas s'en mêler. Le public est trop respectable pour le traiter avec négligence. Et puis quel est l'homme de sens qui ignore que les suites d'un livre peuvent s'étendre jusqu'aux dernières générations!

NICOLE CHAQUIN  
*Faculté des Lettres de Dijon*